

Hervane Blanc

L'ULTIME VOYAGE

HERVANE BLANC

L'Ultime voyage

© HERVANE BLANC, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0826-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père,
Et à la magnifique leçon de vie qu'il m'a laissée, en partant pour son ultime
voyage.

À Cloé, Antoine & Emma.

Je vais vous raconter une histoire étrange. Très étrange. Une histoire de vie et de mort. Une histoire étrange que vous aimerez vous répéter, peut-être, dans les épreuves ou au crépuscule de votre vie.

Cette histoire, c'est comme un secret. Un secret que vous connaissez et que j'ai eu la chance d'apercevoir.

Un jour, il y a longtemps.

Ce qui me pousse à vous la raconter, c'est que cette histoire est un message d'espoir ou plus précisément, un message d'Amour et de Confiance. Oui, c'est cela. Amour et Confiance.

J'ai lu quelque part que l'espoir est un mendiant. Et il s'agit, évidemment, de tout sauf de cela.

Un message d'Amour et de Confiance, on en a tous besoin. On en a tous envie.

Nous savons instinctivement, au fond de nous, que toutes les clefs se trouvent dans ces deux mots. C'est inscrit profondément dans notre être. On fait semblant de ne pas pouvoir y croire. C'est tout.

Il devait avoir entre soixante-quinze et cent ans. Oui, je sais. Ce n'est pas précisément précis, pour ceux qui aiment les précisions. Alors, nous n'avons qu'à dire soixante-dix-sept, au hasard. Cela ne change rien, ou pas grand-chose, à l'histoire.

Il avait donc soixante-dix-sept ans, la barbe blanche clairsemée, l'œil malicieux, bleu et heureux, de ceux qui regardent la vie d'ailleurs, avec distance et hauteur.

C'était un petit monsieur, très grand et un peu vouté, comme le sont souvent les géants. Il avait passé sa vie, un pied sur terre, un pied sur l'eau, à cheval entre les éléments. Il était marin. Il avait passé le plus clair de sa vie, les yeux plantés sur un horizon bleu ou gris, ondulant au grès des courants. L'océan était son ami et son maître. N'est-ce pas toujours le cas ?

Observer lui avait appris deux choses : l'acceptation et la patience. Il les avait conservées sur lui, comme on garde dans son portefeuille, des photos anciennes, cornées et jaunies. On sait qu'elles sont là, on les sent, sans forcément y penser constamment.

Alors qu'il était encore fort, solide, adroit aussi, il découvrit qu'un petit crabe,

d'une sombre nature celui-là, s'était glissé dans son estomac.

Et c'est là, soyez attentifs, que l'histoire commence vraiment.

Je passais dans le couloir éclairé nuit et jour. La lumière artificielle des lieux me ramenait à la question existentielle de la brièveté de la Vie. Je regardais droit devant, concentrant mon regard sur le mur, orangé et fadasse, qui me tenait lieu de paysage, laissant tout au fond de moi, un méli-mélo d'émotions que je n'étais pas sûre de vouloir démêler, sur l'instant.

J'avais créé, il y a longtemps, une boîte, petite et ronde, à l'intérieur de moi. J'avais pris l'habitude, plus jeune, d'y entasser tout ce qui me faisait trop mal et trop souvent. La boîte était à nouveau pleine et je me faisais croire encore, par moments, qu'il restait un peu de place dedans.

Quelques jours auparavant, sans prévenir, ma boîte s'était ouverte, d'un coup et en grand. Depuis, je m'efforçais de faire du tri et du rangement. C'est fou tout ce que l'on peut conserver, au fond de soi. Pourtant, j'étais une adepte, je vidais ma boîte régulièrement. À mon âge, j'avais appris, depuis longtemps déjà, les conséquences d'une boîte trop pleine, que l'on n'ouvre pas. Mais comme le cerveau humain est espiègle, il se ment à lui-même, de temps en temps. Une stratégie de protection à court terme, sans aucun doute.

Ma boîte s'était donc ouverte et je n'avais pu que constater que j'avais un certain retard, dans mon planning de rangement. Voilà donc dans quel état d'esprit je me trouvais, ce soir là.

Je passais dans le couloir aux murs orangés, éclairé nuit et jour. Je croisais, sans les voir, des infirmières affairées qui passaient d'une chambre à l'autre, l'air sérieux et concentré. Je les entendais parler entre elles et avec leurs patients, mais je ne percevais rien distinctement. Mon attention faisait des ricochets.

J'aime les galets lisses et plats. J'aime les sentir, tout doux, dans le creux de ma main. J'aime regarder l'eau qui scintille et j'aime surtout prendre de l'élan. J'aime lancer le galet qui rebondit et qui emporte, à pleine vitesse, tout ce que je dépose sur lui.

Mon attention et mes pensées ricochaient dans ce couloir d'hôpital, pour une raison qui ne regarde que moi, et j'aurais aimé être partout, sauf là.

Je tournais la tête, machinalement, quelques secondes et mes yeux se posèrent, dans l'entrebâillement d'une porte ouverte, sur un visage que je n'oublierais pas.

J'étais fascinée.

Les gens me trouvaient un visage qui inspirait confiance et qui les sécurisait. Et je faisais naître les confidences, sans le vouloir vraiment. En peu de temps, les gens m'accordaient leur confiance et me racontaient leur vie, leurs misères et leurs tracas, comme une bobine de fil que l'on dévide, en un long ruban, régulier et lent.

J'étais fascinée à quel point j'étais en capacité d'apaiser et de rassurer mon prochain, alors qu'à l'intérieur de moi, la paix ne s'installait jamais très longtemps.

J'appris néanmoins, au fil des années, à en faire quelque chose d'utile, en écoutant. C'est même devenu mon métier. J'écoute les gens.

Leurs histoires rebondissent sur le miroir que je suis et avec la douceur qui est née en même temps que moi, je leur montre ce qu'il y a à voir. C'est un peu comme si ma présence créait, dans ces moments-là, un champ magnétique réconfortant, qui conduit les gens là où ils doivent aller.

Je ne le fais pas exprès et je n'y crois pas toujours. Mais les fois où je m'autorise à y croire, je ressens profondément ma contribution à ce monde, que je ne comprends que rarement.

L'homme de l'hôpital n'avait pas échappé à la règle et ses yeux avaient happé les miens, cherchant cette confiance, que tout le monde voyait, sauf moi.

Je ne me suis pas arrêtée ce soir-là. J'avais la tête ailleurs, le cœur à l'envers et l'émotion persistante. Ce n'était pas le moment.

Quelques jours plus tard, je suis repassée dans ce même couloir, devant cette même porte entre-ouverte, devant ce même regard bleu qui demandait quelque chose, silencieusement.

Le destin m'avait tenu la porte, sachant déjà que ce dont j'avais besoin, moi aussi, se trouvait là. Et le plus naturellement du monde, la discussion commença.

Une espèce d'accord tacite s'installa. Un rendez-vous fût pris, sans que ni l'un ni l'autre, nous ne le sachions véritablement. Juste une évidence, une cohérence, une connaissance intime que nous avions des choses à nous dire.

Alors, presque tous les jours et pendant des semaines, qui devinrent des mois, je rendais visite à l'homme de l'hôpital.

Vous savez ce que c'est le contraire de la peur ?

— Dites- moi...

— C'est la confiance.

Et mon sourire en coin et mes yeux brillants de malice, le firent sourire étrangement. Quelque part, à mi-chemin, entre l'amusement et la joie intense. Nous savions de quoi nous parlions. Et nous parlions de la même chose.

— Je n'ai pas peur parce que j'ai confiance. Si c'est maintenant, c'est maintenant. Si cela m'arrive, c'est que cela m'arrive. Tout est juste. Tout est parfait. Tout est là.

L'acceptation personnifiée, juste devant moi.

Nos sourires qui se répondaient, se tenaient bras dessus bras dessous. Mon regard captait, en même temps que mes oreilles ses mots, la perfusion, l'oxygène et les cathéters qui perçaient ses bras. Comme deux pièces d'un puzzle qui ne vont pas ensemble et pourtant s'emboîtent parfaitement.

Tout était juste. Tout était là. Dans l'impalpable et l'invisible, dans tout ce que l'on ne voit pas.

— Vous savez comment on passe de la peur à la confiance ? Comment on s'y prend et par quoi on commence ?

— Dites-moi...

— Quand la peur est là. Elle est là. Elle nous serre et nous vrille le ventre. Elle arrive des profondeurs, nous immerge et nous submerge parfois.

Sa voix se faisait sifflante. Je voyais bien qu'il peinait à parler, mais c'était comme si, lui, ne le remarquait pas. Accepter, c'est accueillir. C'est le pont vers la confiance. Dire oui, même si cela fait mal. C'est l'étape nécessaire et fondamentale. J'accepte de voir que j'ai peur. J'accepte cette peur. Je la reconnais. Je la nomme. C'est comme cela qu'elle ne reste pas.

— C'est vrai...

— Oui... Si elle est là, c'est qu'elle a quelque chose à dire. Autant favoriser le dialogue, vous ne trouvez pas ? Et c'est tout. Je l'accueille, comme j'accueillerais un ami qui sonnerait à la porte.

Il rit, d'un rire étonnamment clair et limpide, presque juvénile.

J'avais eu le mariage le plus court de l'histoire. On s'était marié en grandes pompes : les amis, la famille venue des quatre coins de France et même de Chicago. Les fleurs, les lumières, les chandelles...

Une semaine après, jour pour jour, alors que je rentrais un peu tard, je ne le trouvais ni dans le salon, ni dans la cuisine. Il était dans notre chambre, assis sur le lit, la tête entre ses mains. Et je n'oublierais jamais ses valises, posées devant lui.

Mes yeux avaient fait le tour de la pièce, pour éviter de regarder les sacs posés entre lui et moi. Ma tête refusait de comprendre et mon cœur l'aidait, en faisant trop de bruit.

Ses yeux étaient humides. Les miens ressemblaient aux plages des landes, fracassées par les vagues, quand l'océan rugit.

Il avait dit tout un tas de phrases, dans lesquelles je n'avais compris qu'un mot sur deux. Revoir son amie d'enfance l'avait bouleversé et il avait compris, brutalement, que la femme qu'il aimait, c'était elle et l'amie, c'était moi.

Je ne sais pas exactement combien de temps je suis restée, plantée là, murée dans le silence. Aucun son ne sortait. En même temps, il n'y avait rien à dire. Ce dont je me rappelle, c'est qu'il s'était levé doucement. Il m'avait touché l'épaule, comme on dit adieu à une vague connaissance, puis j'avais entendu claquer la porte. Et plus rien.

Je crois que c'est à ce moment précis que mon cœur s'est brisé en deux dans ma poitrine. Je l'ai senti se pulvériser, en petits morceaux, dans la seconde d'après. J'étais en incapacité de faire autre chose que le pas qui me séparait du lit. Je m'allongeais là et je ne bougeais plus, pendant une éternité, anesthésiée et engourdie, par l'horreur qui venait de s'abattre sur moi, tel un faucon qui vise sa proie.

Une nouvelle fois, la vie me confirmait, non sans ironie, que je ne serais jamais un premier choix. J'étais négligeable et secondaire. J'aurais dû le savoir pourtant.

Je suis restée des semaines, prostrée et défaite, ou ayant envie de tout casser. Je lorgnais, dans les plus mauvais moments, ma fenêtre. L'enjamber me tentait souvent. Mais j'étais au premier étage, ça n'aurait rien donné. Là encore, ce n'était pas suffisant.

Et puis un jour, longtemps après, j'ai mis mes affaires dans un sac. J'ai rangé,